LE PAYS DE SEILHAC

Chants, contes et récits

ATLAS SONORE



LIMOUSIN



Photo : CRMTL

Introduction

Un territoire entre creux et montagnes – celles des Monédières au loin – placide chapeau boisé au relief bleuté tout proche.
Un plateau à l'agriculture encore présente encore peuplé dans cet encore bocage, alternant villages, forêts de châtaigniers et prairies verdoyantes, voilà le pays de Seilhac, terre de traditions aux prises avec la modernité qui l'assaille…
Terre de traditions, ce pays l'est de nombreuses manières comme on va le découvrir au fil des entretiens, des chansons, des images et des portraits choisis pour parler de ce pays.
Un pays d'élevage et de petite polyculture jusqu'aux confins des années 1970, paisiblement resserré autour de ses « villages », et de ses clochers.
On y a longtemps survécu dans une relative pauvreté comme en témoignent ceux qui se sont adonnés à ces petits métiers et migrations temporaires :
« Fallait que la roue tourne à la maison » dit Jean Charbonnel de St Clément en se souvenant de ses montées printanières dans les terres du Cantal pour la fauchaison.
« C'était bien le plus sale métier de la terre… » dit Paul Bordes, en évoquant sans nostalgie sa carrière de scieur de long , « le dernier du pays » à Chamboulive, mais disait-il « fallait bien gagner trois sous »…
L'identité du territoire est largement marquée aux références à une langue « d'oc » qu'on protège jalousement et bien souvent fièrement sans qu'on ait pu enrayer la lente érosion de sa pratique parmi la population jeune notamment.
On a beaucoup chanté dans ce pays et les différents témoins de cette lyrique s'incarnent encore aujourd'hui dans le souvenir des chansons de labours, des bourrées pour faire danser, des chansons de batteuse truculentes ou des complaintes de « Réveillez ».
Dans ce pays d'élevage, un des berceaux du « veau-sous-la-mère », marchands de bêtes et agriculteurs ont toujours entretenu des liens commerciaux.
Pays d'eau où les « levades » ont été l'objet, jusqu'à il y a peu, des attentions jalouses de tous ceux qui bénéficiaient des droits d'eau pour l'irrigation des prés, les ruisseaux et les rivières du pays ont été des lieux de vie intense avec les nombreux moulins qui les jalonnaient. Les moulins et les meuniers qui les faisaient vivre n'ont pas servi qu'à illustrer les thèmes de nombreuses chansons, ils ont été – comme en témoigne Daniel Farges, l'un des derniers meuniers du pays – au cœur de la vie sociale de tous ces territoires.



Négoce du bétail en Corrèze en 1979.

Photo : Dominique Decomps.



Photo : Laurent Rousseau

M. René Hospital, dans les années 1980, Saint-Salvadour (19).

Cf. pistes 14, 15, 16, 18.



Photo : CRMTL.

Mme Marie-Louise Gaumy,
Chanteix (19), automne 2007.

Cf. pistes 2, 3, 4, 12 et 28.



Photo : CRMTL



Photos : Gérard Nonique-Desvergnes.

Les réveillez, Saint-Salvadour (19), Pâques 2007.

Cf. piste 4, « Les réveillez »,
récit, par Mme Marie-Louise Gaumy.



Photos : Gérard Monique-Desvergnes.

Le métier de **scieur de long**

Paul Bordes est né à Chamboulive au début des années vingt du siècle dernier. Pour gagner un peu d'argent, il s'embauche avec l'oncle de sa femme le « Grand Jean » Bretagnolle dans l'une des dernières équipes de scieurs de long qui ont œuvré dans le pays jusqu'aux alentours des années 1960. Aujourd'hui, il se souvient, avec son ami Louis « Zézé » Doulcet, du temps des scieurs de long.

MM. Paul Bordes et Louis « Zézé » Doulcet, Chamboulive (19).

Cf. piste 7, « Les scieurs de long », récit, par Louis « Zézé » Doulcet et Paul Bordes.



« Où j'ai attaqué, c'est au Malval… au château de Brugère du Malval, avec *Margari*.
Qui c'est qu'il y avait ? … Mon beau-père, il y avait le père de Serge du Peuch et Jean *Margari*, c'était lui le chef, Jean *Margari* !
Alors moi, j'étais tout jeune, tu sais, pour faire ce machin-là. Il commence à dire : "Tu vas « blucher » un peu les machins"… Des haches qui étaient comme ça larges !
— Il fallait voir les haches qu'ils avaient, mon pauvre ami !
— Y avait de ces nœuds, et *ben* attention ! Alors, je commence à « blucher » les billes. Mais c'était dur ! *Ben*, tu sais — tout jeune — c'était pénible. Alors, après, il me dit "tu vas monter scier un peu, tu es jeune toi, tu vas monter dessus, *far lo ressejaire*"… Alors, je suis monté dessus !
Alors, cette scie, elle faisait bien au moins dix kilos ! Alors, tu sais, je te montais dessus, mais tu peux pas te tenir comme ça ! Et allez : *bradadin*, *bradadau*.
Et tu sais, pendant une heure de temps et ben, quand tu t'arrêtais, oh p… je t'y avais mal aux reins… ! Mais au Malval là-bas, y avait un gros sapin, treize mètres cube qu'il faisait, on l'a coupé, mais il a fallu aller chercher le passe-partout chez Borie. Je ne sais pas s'il faisait deux mètres ou deux mètres cinquante.
— Deux mètres soixante ! mais il fallait y être quatre !
— On y était à six dessus ! Oh mais il coupait rien du tout, c'était moi qui étais le limeur, j'arrangeais ça : Allez, *bradadin*, *bradadau* !
Moi, des scieurs de long, je suis le plus jeune de Chamboulive qui ait fait le métier, pour faire le métier pour dire de gagner quelques sous ! C'était pas pour la gloire qu'on faisait, tu sais, on faisait ça avec le « Grand Jean ».
On avait fait à La Vergnolle, on avait fait chez Desaguiller, là-bas, à Pierrefitte. Mais enfin, les scieurs de long, j'en avais quand même fait pas mal, et moi, j'ai continué un peu avec lui.
Comme je te disais tout à l'heure, y en a pas qui étaient plus jeunes que moi qui aient attaqué ce métier-là. Et puis, à Chamboulive, y avait bien cinq, six équipes de scieurs de long. Mais, c'est pareil, à la fin, ils les limaient …quand tu avais fait une bille de trente – c'étaient des sommiers – ça faisait ça dedans *[il fait le geste de l'épaisseur]* mais, pour remonter la scie et *ben* il fallait se cramponner ! Alors, si c'était pas bien affûté, un coup de carré dessus, tu faisais le plat et après tu donnais un petit coup de piquant. Mais ça, c'était tout un art pour affûter les scies.
Après, moi, je les affûtais, ça allait bien mais, au départ, c'était affûté trop pointu ou



comme ça, ça allait pas ! Le bois tendre, il fallait que ça coupe – la scie – on disait *un pam de carrada* dessus et s'il y avait des nœuds, un peu pointu ça faisait que des sauts.
— C'était tout un art, il y avait deux systèmes – mon oncle m'avait dit – de limage.
— Ça dépend si c'est un bois dur, du chêne ou comme ça, ou si c'est un bois tendre, du peuplier ! Moi, je m'étais appris à limer mais comme je dis, c'était le plus sale métier de la vie qu'on puisse avoir fait… que de faire ce métier-là ! Enfin bon… fallait gagner quelques sous, alors tu faisais ça ! Avec le « Grand Jean », on prenait des petits chantiers, y avait cinq, six mètres cube de bois, allez, on allait faire ça ! Mais c'est pénible de faire le scieur : le soir, tu peux pas te déplier tellement t'as mal aux reins. Attention c'est pénible…
— C'était une époque, je me rappelle, nous autres, c'était en trente, on avait fait faire des traverses, tu vois, dans la « Buge »… et *ben* c'était pareil. Tu avais Jean *Margari*, t'avais mon oncle de la Brousse – Jean – t'avais Montjanel aussi. T'avais de ces gars, mon pauvre ami, fallait voir les gaillards que c'étaient !
Et *ben*, quand ils leur portaient la soupe, qu'il faisait beau, ils se mettaient sur une traverse ou une bille, et *ben*, une soupière de soupe – ici maintenant, on mange pas de soupe – les gars mon vieux, mon Jean *Margari* : allez, il mangeait la moitié de sa soupe, il avait sa chopine, allez la moitié de la chopine de vin, allez, quand il finissait – il buvait – vous savez, ils mangeaient… parce qu'il fallait qu'ils soient nourris mon pauvre ami…
C'est vrai Paul, l'adresse, y faisait plus que la force : moi je vois chez nous, y avait des billes, ils se mettaient à quatre pour les rouler, tu vois, sur le chevalet. Et après, pour les tourner, ils mettaient un « coupou » qu'ils avaient et avec la tête tu vois, c'était au *balanç*, parce que les mettre comme ça mon pauvre ami… c'était l'adresse ! Et avec leurs grosses chaînes, tu sais bien, tu l'as plus fait que…

…/…

— Oh là, tu parles, nous autres, les grosses billes, c'était avec le manche de la hache, tu la faisais avancer ou reculer quand elle était sur le chevalet, là. Tu passais la hache dessous, tu levais un peu, tu la faisais reculer un peu ou avancer un peu, dans l'autre sens.
— Et quand elles étaient trop longues, je me rappelle, ils mettaient un piquet parce que des fois… et puis, sur le machin, ils mettaient des billes parce que ça aurait basculé ! Et le gars qui était dessus, mon pauvre ami, moi je vois, tu entendais, *ziooo* ! Tu voyais descendre cette scie !
Ah oui !… et chacun avait ses équipes : Chauzeix…
— Mais moi, je me rappelle, c'était juste après la guerre – Chauzeix oui – mais c'était *Margari*, il faisait les traverses pour le chemin de fer.
— Et tout le monde travaillait à la main : les routes, regarde, ils avaient fait la route de Pierrefitte à Chamboulive – ils l'avaient ouverte toute à la pioche – c'était Barrière qui était cantonnier, il disait à mon père *"Ten, quò i es, an drubit la rota, mas a la piòcha !"* Y avait des chênes, oh mon pauvre ami, ten, vois !… arracher tout ça ! Et *ben ten*, tout le monde était content, tout le monde travaillait…
— Et oui, il y avait du travail pour tout le monde !
— Même ils demandaient pas d'augmentation ! Ah, il se buvait des canons !
— Mais, nous autres, on avait fait après les forêts de la Gente là, tu as bien vu, là où il y avait eu les maquis, d'ailleurs. On avait fait, je ne sais pas, soixante kilomètres de poteaux de mines. Rappelle-toi ! On gagnait dix francs par jour à peu près…
— Les hivers, mon vieux, tout le monde travaillait. Les gars, y faisaient les poteaux de mines, et y fallait les éplucher…
— *E la piala !* »

Scieurs de long corréziens en Creuse à la fin du 19e siècle.



Photos : DR



Photo : Olivier Durif, 1985.



Photo : Olivier Duriff, 1985.

Hiver 1985, Pays de Seilhac.



Bêtes et hommes à la foire.

o Cf. pistes 21 à 24.



Photo : CRMTL 2007.



Photo : CRMTL 2007.

Début d'été 2007 à Seilhac (19).



M. Fernand Désaguiller, août 2007.

Cf. piste 31 « La Merlata e lo rainard », conte, par Fernand Désaguiller.

Photo : Dominique Decomps.

La Chanson des mois

d'Antoine Paucard

Transcription et traduction : Dominique Decomps

La chançon daus mes (version d'Henri Martinie)

Antoine Paucard né à St Salvadour en 1886 est une « figure » du pays, connu pour l'activité culturelle que – sa vie durant – il n'a cessé d'avoir, attaché à cette société paysanne collective dont il était issu comme à l'identité de ce pays qu'il a chanté à travers de nombreux écrits et surtout d'innombrables chansons parfois revendicatives, parfois drôles et parfois nostalgiques.

Maçon et tailleur de pierre, il avait l'habitude à la fin de chaque chantier de créer une chanson sur la famille qui l'avait employé. On dit même que la chanson faite, une copie de celle-ci était enfermée dans une bouteille et encastrée dans le mur de la maison en voie d'achèvement.

La plus célèbre de ses chansons reste « La Chanson des mois » écrite au lendemain de la première guerre mondiale qui est en quelque sorte un petit almanach de la vie au pays. La chanson a été remaniée par lui-même notamment le couplet qui stigmatisait « Le Prussien » mais elle a été beaucoup reprise, et parfois modifiée, par de nombreux interprètes locaux qui l'ont chantée comme l'hymne du pays.

Son petit musée à St Salvadour où il a rassemblé les personnages sculptés dans la pierre, fruits de son imagination, du souvenir des personnages célèbres ou des figures familiales qui ont marqué sa vie, comme son « rocher » posé au bord d'une route qui mène au bourg de St Salvadour témoignent de la prolifique activité de ce poète et artiste singulier du Pays de Seilhac.

Quò es lo mes de genier, que fai bon far lo cantonier
Quand la nèu n'a crobert la chanabal mai lo coderc.
Que fai bon lo ser se chaufar l'artelh
Quand bufa lo vent jos los contravents;
Las vielhas e los vielhs que sabon daus contes noveus
Єn velhant los diràn, en escalofant los iròus.

C'est le mois de janvier, qu'il fait bon au coin du feu
Quand la neige a recouvert la chènevière et le « coudert ».
Qu'il fait bon le soir se chauffer l'orteil
Quand souffle le vent dans les contrevents ;
Les vieilles et les vieux qui connaissent des contes nouveaux
Єn veillant nous les diront, en épluchant les marrons.

Lo cort mes de belier que nos fai córrer ei polalher
Chau plumar pola, jal per poder bian far Carnaval.
Chascun a son torn chaufarà lo forn
Per còser tartas, pastis, polets e rostits.
Prenam un moment de plaser, chas los paisans,
Cassam mas bian la crosta un còp per an.

Le court mois de février nous fait courir au poulailler
Il faut plumer poule, coq pour pouvoir faire Carnaval.
Chacun à son tour chauffera le four
Pour cuire tartes, pâtés, poulets et rôtis .
Prenons un moment de plaisir, chez les paysans,
Nous ne faisons ripaille qu'une fois par an.

Dins lo temps quò era Març qu'era lo bon dieu dei sodard.
Cresam qu'aquestes temps lo vrai bon dieu quò es l'argent.
Malurosament, quò es be tròp certain
Tant que lo monde viurà, l'òm se tabolarà
O ! Soldards mos amics, protejatz-nos de l'ennemic
Peus Prussiens ne chau pas, tot a fait se laissar minjar.

Dans le temps c'était Mars qui était le dieu du soldat.
Nous croyons qu'actuellement le vrai bon dieu c'est l'argent.
Malheureusement, c'est bien trop certain
Tant que le monde vivra, on se bagarrera.
Oh ! Soldats mes amis, protégez-nous de l'ennemi
Il ne faut pas complètement se laisser manger par les Prussiens.

Abrial per los paisans, quò es lo retorn dins los champs.
Prenetz vòstre bigòs, l'auselon chanta dins los bòscs.
Los poms, los randaus somblon daus rampaums,
Los prats d'alentorn son croberts de flors.
Las filhas e los garçons se'n van a l'ombra daus boissons.
Є lo cocut de retorn chanta de novelas amors.

Avril pour les paysans, c'est le retour dans les champs.
Prenez votre « bigos » , l'oiseau chante dans les bois.
Les pommiers, les haies semblent des bouquets,
Les prés alentour sont recouverts de fleurs.
Les filles et les garçons vont à l'ombre des buissons.
Єt le coucou de retour chante de nouvelles amours.

Dison que chau gitar alai tot çò que nais lo mes de mai.
Ieu crese qu'an bian tòrt aqueus que z'assegüron tròp fòrt.
Pendent aquel mes tot se rejauvís, tot lo long dei riu l'ausel fai son niu.
Mai l'ase quoique charjat dejós sa cuessa de blat,
Єn t'anant ei molin, ne'n fai petar lo porret
Є revira un coplet a sa charmanta Rosalie.

On dit de jeter tout ce qui naît au mois de mai.
Moi je crois qu'ils ont bien tort ceux qui l'affirment trop fort.
Au cours de ce mois tout se réjouit, tout le long du ruisseau l'oiseau fait son nid.
Єt l'âne bien que chargé sous son gros sac de blé,
Tout en allant au moulin, il est en grand émoi
Єt adresse un couplet à sa charmante Rosalie.

Junh, sautaz sus los dalhs , l'erba es madura dins los noaus.
Fasetz lo dejunar Margòt vos chaudrà anar fenar.
Prenetz doas forchas de mai
Que Joanton e François, çai son venguts nos aidar.
Aqueus dos bravas gents nos en fenaràn be quauques rengs.

Juin, sautez sur les faux, l'herbe est mûre dans les prés .
Préparez le déjeuner Margot il vous faudra aller faner.
Prenez deux fourches de plus
Car Jantou et François sont venus nous aider.
Ces deux braves garçons en faneront bien quelques rangs.

Chascun son javilher, ablandatz coma daus pairolhers.
Dins lo mes de julhet, se'n van François mai la Fançon .
La Mion per darrer sec be tot-parer
Fai be çò que pòt, mai traina la coá.
Messiers despecham-nos, chau be que deman çai siam tots
Se volem aver 'chabat per anar a la fiera a Selhac.

Chacun son « javillier », chauffez comme des chaudronniers.
Dans le mois de juillet, s'en vont François et la Fanchon.
La Million derrière suit bien quand même
Elle fait bien ce qu'elle peut, restant en arrière.
Messieurs dépêchons-nous, il faut bien que nous soyons tous ici
Si nous voulons avoir fini pour aller à la foire de Seilhac.

Las labors dei mes d'aòst esparnhan las puas daus bigòs
Mas fai be tan chalor que lai chau pas 'nar prep miegjorn .
Prenetz donc un pauc, paisan de repaus
Laissatz jos los brials bufar los bestiaus.
Sent-Ròc es de retorn ,quò es la vòta a Sent-Sauvador,
La Joanòta e Pierolet 'niràn jugar dei virolet.

Les labours du mois d'août épargnent les dents du « bigòs »
Mais il fait si chaud qu'il ne faut pas y aller juste à midi.
Prenez donc un peu, paysan, de repos
Laissez sous les talus souffler le bétail.
Saint Roch est de retour, c'est la fête à Saint-Salvadour.
La Jeannette et Pierroulet iront jouer au tourniquet.

Setembre mes daus fruchs, e son tots bons cuechs o cruts :
Pomas, peras, prossels, mai bian d'autres que coneissetz.
Qu'un nais aquel mes n'amarà lo vin,
Ieu ne'n sei pas e mai lo gete pas lai.
Se i a bian daus rasims, chantam a-de-guè siam contents !
A la toá mon Liaunaron, bevem-ne'n n'autre timaron !

Septembre mois des fruits, et ils sont tous bons cuits ou crus :
Pommes, poires, pêches, et bien d'autres que vous connaissez.
Celui qui naît en ce mois aimera le vin,
Moi je n'en suis pas mais je sais l'apprécier.
S'il y a beaucoup de raisin, chantons, nous sommes contents !
À la tienne Léonard, buvons-en un autre gobelet !

En octòbre samenam lo froment que nos chau per d'ueinan
Si volam l'agrament d'aver per botar jos la dent.
Jos lo vent dei nòrd, tot secha, tot mòrt,
Las fuelhas biantòst crobiràn los bòscs.
A l'apròcha de l'ivern l'Annà fai virar lo fusel
Chaudrà portar a Treinhac téncher son gonelh de penha.

En octobre nous semons le froment nécessaire pour l'an prochain
Si nous voulons avoir le plaisir d'en manger.
Sous le vent du nord, tout sèche, tout meurt,
Les feuilles bientôt recouvriront les bois.
À l'approche de l'hiver l'Anna fait tourner le fuseau
Il faudra apporter teindre son jupon de laine à Treignac.

Novembre triste sòrt es apelat lo mes daus mòrts.
Ieu crese que d'abòrd, chau l'apelar lo mes daus vivants.
Sabam be que tots laissarem los socs.
Per aquel afar ne chau pas se'n far.
Quand vendrà aquel jorn de dire "adieu" aus amors,
N'agem pas de regrets, chaudrà be los laissar tot-parer.

Novembre triste sort est appelé le mois des morts.
Je crois qu'avant tout il faut l'appeler le mois des vivants.
Certes nous savons que nous laisserons tous les sabots.
Pour cela il ne faut pas s'en faire.
Quand viendra le jour de dire adieu aux amours,
N'ayons pas de regrets, nous devrons bien les laisser tout de même.

En decembre qu'un nais vendrà cent ans mai benleu mai,
Bian drobert de cervel, zo serà b' aussi de gorjarel.
Lo pair dei bon dieu, lo filh Jòfre e ieu
Tots tres naisseguem lo mes de l'Avent
Tot nos reüssís bian , avem un marmòt tots los ans.
Masdamas e Messiers, ieu vos sovete enquera mielhs.

Qui naît en décembre deviendra plus que centenaire,
Bien développé du cerveau, il le sera aussi du gosier.
Le père du bon dieu, le fils Joffre et moi
Tous les trois nous sommes nés dans le mois de l'Avent.
Tout nous réussit bien, nous avons un enfant tous les ans.
Mesdames et Messieurs, je vous souhaite de faire encore mieux.



Photo : CRMTL 2007





M. Daniel Farges, meunier,
dans son moulin de Vimbelle, 2007, Bar (19).
Cf. piste 27 et 29,
« Le moulin de Vimbelle », récit, par M. Daniel Farges.

Photo : CRMTL.



Photos : CRMTL





Photo : CRMTL



M. Robert Pélissier et une partie de son troupeau, Saint-Salvadour (19), 2007.

Cf. piste 25
« Étable de Robert et Solange Pélissier, ambiance sonore »



Seilhac (19), été 2007.

Photo : CRMTL

Piste 11 du CD :
Les campagnes du Cantal
par M. Jean Charbonnel

Les faucheurs-migrants de Chanteix

Moi, j'ai fait trois campagnes de Cantal. La première fois que je suis monté faucher en Auvergne, il fallait aller au dix septembre pour que j'aie seize ans. J'étais d'une corpulence assez forte, j'ai triché un peu vis-à-vis du patron. Il m'a demandé mon âge, j'ai dit que j'avais dix-sept ans. Mais, il l'a cru ! Et il m'a donné quatorze cents francs pour cinquante jours.
Mais c'était pas du gâteau, là-haut ! Alors, l'année d'après, j'ai pas pu y aller parce que mon frère était au régiment ; il fallait bon, que la roue tourne à la maison. Et là, en vingt-sept, j'ai fait deux campagnes, là : une de quinze cents francs et une de seize cents francs. Alors, de Chanteix, y en avait beaucoup beaucoup. D'ailleurs y avaient des gars qui venaient spécialement de là-haut pour les louer ici, qui les connaissaient, qui avaient des références. Mais, on n'était pas malheureux, quand on est jeune, on est jamais malheureux ! La première année, j'étais à Menet. « *Chas lo chaçaire* », il était connu de tout le département.
(…) Mais on n'était pas mal !
(…) Là t'étais réglé comme au régiment. Mais on partait à trois heures du matin pour faucher. Et on fauchait tout le jour ! Alors il y avait un jour où tu fauchais tout le jour, quand il faisait beau, et le lendemain, tu ne fauchais que jusqu'à neuf heures, rentrer celui de l'avant-veille et préparer l'autre. Mais, quand il pleuvait, tu fauchais une semaine durant. Au bout d'une semaine, ils arrêtaient quand même! (…) On était neuf à faucher l'un derrière l'autre.

(…) Y avait toujours deux paires de boeufs qui, en roulement… oui. Et chacun avait sa place, c'étaient des galons. Y avait le premier, le deuxième pour faucher, le troisième, c'était une hiérarchie. Il y avait le "bouvier grand" qu'on appelait, oui qui était devant, et puis les autres derrière. Mais quand, au départ moi, quand je montais là-haut, j'avais déjà fauché moi déjà, mais j'avais jamais entretenu ma faux. Tu vois, la première année, alors là, j'ai peiné un peu, pas pour l'aiguiser mais pour la battre. Oui alors, pas culotté quand on est jeune, moi j'étais qu'un gosse quoi ! Alors, je l'ai dit au fils de la maison, il m'a dit : « tu t'apprendras bien » ! Et là il était pas gêné. Alors ça m'a fait peiner. Là, je suis resté, j' sais pas moi, une semaine comme ça là : j'en pouvais plus !
(…) Il est venu un gars qui venait… aider quoi, qui était salarié mais pas à temps plein, pour lui faire poser de la paille sur une grange : Y avait une grange en paille. Alors la patronne m'a dit : « Tu iras lui donner la paille » ! *Mila dieus*, j'étais monté là-haut pour faucher tu sais… je voulais gagner mes quatorze cents francs. Le dimanche est venu, là-haut y avait ça de bon, que ce soit chez l'un ou chez l'autre, le dimanche tu ne faisais rien. C'était appréciable, hein ! Mais si tu te ne levais pas pour manger la soupe, on ne te l'apportait pas, oui, mais tu faisais la grasse matinée. Alors, le dimanche, j'ai récupéré un marteau et j'ai demandé, peut-être y en avait plusieurs, et j'ai battu ma faux. Je l'ai battue une fois, je l'ai passée à la meule, je l'ai rebattue et je l'ai battue, après, j'avais plus eu besoin de personne.



(…) Et voilà, alors, quand ça a été fini, on n'avait pas fini de faucher là, j'ai fait une connerie. Parce que j'avais avec moi un gars qui était très intelligent, c'était un faucheur… inimaginable, mais c'était un bandit… oui. Je l'avais trouvé à Menet et on s'était loué en même temps. On lui avait donné cent francs de plus pour cinquante jours, comme moi quoi ! oui… La patronne, y avait une fille — même elle était mignonne — elle me disait : « (…) T'en vas pas, on te paiera et puis tu attendras tout ça et puis t'en vas pas avec ce gars il va te voler ton argent » : ils s'en étaient rendu compte. Je lui avais prêté cinquante francs moi-même, j'avais peur de pas les récupérer et à l'époque ça faisait gros ! Alors j'ai dit au patron, là, au « Chasseur », j'ai dit : « Quand vous mettrez les sous sur la table. (…) Vous mettrez un billet de cinquante francs à part, moi je mettrai la main dessus ». Alors, je les ai eus comme ça mes cinquante francs… oui. Mais c'était un faucheur ! (…) Alors moi, je prenais sa faux pour faucher… Elle coupait, c'est inimaginable ! Y avait une petite battue comme ça là… Autrement, de faucher, c'est pas quelque chose d'infaisable, les premiers (temps), c'est comme un entraînement : au bout de huit jours, on est entraîné à le faire, on fait ça oui. Dans cette région, du côté du Claux, là-bas, c'était plus pentu. Mais là, on aurait fauché avec n'importe quoi là ! Bon, c'était la vie de l'époque quoi !





Troupeau, Saint-Salvadour (19), hiver 2007.



Photo : CRMTL.

Un « pays » et des langues

Par Dominique Decomps

1- **Les langues d'ici : l'occitan et le français**

On appelle « occitan » la langue d'ici qui était parlée avant le français, de façon courante et quotidienne, par une grande majorité de la population, jusque vers 1960. Au XXe siècle les gens d'ici étaient naturellement bilingues, comme dans de nombreuses autres régions de France, possédant la langue de leur « pays », et le français la plupart du temps appris à l'école.
L'occitan est une langue romane, composée de dialectes, ou variétés. Cette langue s'écrit depuis fort longtemps (plus de mille ans), et est dotée de nombreuses grammaires depuis le XIIIe siècle ; elle a une écriture propre, une graphie spécifique, ce qui en facilite la lecture, de Limoges aux vallées occitanes d'Italie (jusqu'à Cuneo), et au Val d'Aran en Espagne où elle est langue co-officielle depuis 1991 (Vielha). Cette langue est en voie de disparition, la transmission familiale n'existant plus. Toute langue est une musique qui ouvre la porte de bien des châteaux de connaissances et de réjouissances. Il faut savoir garder, regarder ces formes culturelles de proximité avec intérêt pour mieux s'approprier les langues et les musiques d'ailleurs.

2- **Paroles d'ici**

Ecouter, dialoguer et enregistrer les mots, les histoires, tout ceci ne se fait pas en un jour ; ceux qui ont accepté de se livrer nous ont donné à entendre, pour la plupart, les souvenirs de leur enfance, y ajoutant parfois des allusions, des témoignages qui renvoient au temps de leurs parents, mais aussi de leurs grands-parents, c'est *dins lo temps*, *autrecòps* (dans le temps, autrefois). Le présent n'y apparaît que comme paramètre comparatif. Ils se sont faits conteurs (Fernand Désaguiller, Louis Doulcet), chroniqueurs et témoins-historiens de leurs expériences laborieuses (Daniel Farges, Paul Bordes, Louis Doulcet, Léonard Masdupuy, Jean Charbonnel, Henri Chaverot), chanteurs et chanteuses se lançant parfois dans de véritables joutes musicales (René Hospital, Marcel Pinet, Jeanne Jarrige). Ce sont des diseurs d'histoires ; celles-ci s'avèrent être des témoignages de la vie passée (et présente) de ce coin de Limousin. Ainsi en est-il de l'évocation de la fabrication des chaises que façonnaient de leurs seules mains les immigrés italiens, de passage dans nos contrées, en fin d'hiver le plus souvent ; et ces chaises *tenián* ! (elles tenaient !) ; d'ailleurs on en trouve encore dans les maisons, quelquefois remisées dans quelques granges où seuls les *cussous* (les vers) les visitent… Ces Italiens venaient souvent du Piémont, et quand



ils étaient originaires des vallées limitrophes du Queyras, ils n'avaient aucune difficulté de communication avec les Limousins puisque dans quatorze de ces vallées on parle aussi une variété d'occitan de l'autre côté des Alpes, et d'une façon très proche du limousin. Venaient aussi des marchands de cheveux qui passaient acheter les chevelures des femmes, sur les foires en Limousin ; ils venaient principalement d'Èlva (à 1800m d'altitude) dans la Val Maira ; ce commerce durait depuis le milieu du XIXe siècle. Fabricants de chaises et marchands de cheveux cessèrent leurs activités dans nos contrées à la fin des années 1950.

Des pratiques ancestrales ont été conservées jusqu'au XXe siècle telle cette promenade du boeuf gras pour Carnaval. Tout comme dans « Les Travaux et les Jours » d'Hésiode (VIIIe-VIIe siècle av. J.C.), celui qui va semer doit revêtir un habit spécifique ; ainsi dans le conte « *L'uòu de mula* » (L'œuf de mule), la chemise est confectionnée sur commande et sur mesure, pour aller semer les pommes de terre, *una genta chamisa, bian bela* (une belle chemise, très grande).

3- **Langues et mémoire**

La mémoire effective des faits, des événements, qu'ils appartiennent au vécu d'aujourd'hui, ou à des temps plus reculés ne peut être dissociée d'une expression linguistique complexe.
Les deux langues en présence ici sont le français et l'occitan, ce dernier dans sa variété appelée « bas-limousin » ; mais l'une et l'autre portent des marques de chacune d'entre elles, montrant bien que chacune déteint sur l'autre, de manière très constante et systématique, tant dans l'accent, dans les mots et expressions que dans la construction des phrases. L'occitan encore bien vivant dans une certaine tranche de la population (la plus âgée), est incontournable pour évoquer certaines époques, certains événements ou certains types de récit.
Dans ce qui est raconté en français, on relève certains traits particuliers de la langue occitane, notamment le « r » roulé encore présent dans le français des plus âgés, et surtout la prosodie et le rythme particuliers de l'occitan qui sont restés bien présents dans la langue nationale. Bien sûr on trouve aussi des mots difficiles à rendre en français autrement que par une longue explication comme :
le « *coudert* » : petit enclos à côté de la maison,
la « *buge* » : pré sec sans eau qui était fauché en premier, considéré comme bonne terre en général.
Le « *noual, les nouaus* », pour certains locuteurs avertis, est l'équivalent de « *buge* » ; Nicolas Béronie dans son dictionnaire du XIXe siècle donne pour *noual* le sens de « petit monticule dans un champ ».

On le retrouve dans : « Noilhettes », « Noailles », « Nouailles », donc il transporte avec lui l'idée de « terre nouvelle, défrichée », ce qui explique son importance économique.
Le *chabelh*, prononcer [sòbèr] (Daniel Farges) : partie haute du sac de blé qui sert à le fermer en le serrant avec une ficelle (et qui permettait au meunier de tricher sur le contenu du sac ! (cf plage n°27 du CD).
On reconnaîtra le *quauquaren mai* dans le « quelque chose d'autre » peu correct en français (pour « autre chose »), ou encore le *quauqu'un mai* dans le « quelqu'un plus » (pour « quelqu'un d'autre »).
Encore des constructions occitanes sont en filigrane dans : « il est venu un moment » pour « à un moment donné », ou encore « tu ne peux pas te déplier » (pour « tu ne peux pas te redresser »)
Dans les récits en occitan, on repère aussi quelques rares « francismes » : *quand mema pour tot-parier* « certain » pour *segur*, « vivants » pour *vivents*, etc.
Cependant, chaque langue garde ses spécificités essentielles ; quelques-unes n'échapperont pas à l'auditeur averti : là où le français se contente du passé composé, l'occitan a gardé le passé simple à l'oral : *naisseguem* (dernier couplet de la chanson des mois) pour « nous sommes nés » (le « naquîmes » est réservé en français à des récits littéraires écrits) ; *arribet* (il arriva), *calculet* (il réfléchit) ; le passé composé en occitan est réservé pour des usages précis lorsque l'action envisagée a encore une répercussion dans le présent de celui qui parle : *ai cassat mon uòu de mula* (j'ai cassé mon œuf de mule), *son venguts ueimatin* (ils sont venus ce matin), *la nèu a crobert* (la neige a recouvert). Que dire de cette belle forme de passé antérieur avec accord de participe passé bien sonnant : *quand las aguet 'massadas* (quand il les eut ramassées) dans le conte de « L'œuf de mule » ? On peut observer, que contrairement aux idées communément reçues, l'occitan dispose d'un système verbal très riche, tant à l'oral qu'à l'écrit.
Cette oralité complexe évoque tous les domaines qui participent de la vie des gens : les liens affectifs, le travail, la fête et les divertissements, ainsi que toutes les relations sociales.

4- **Des gens et des mots** :
Parmi toutes les personnes enregistrées qui parlaient occitan, la langue qu'ils utilisent est bien la même, il n'y a pas un occitan de St-Salvadour et un autre de Lagraulière, même si on entend souvent répéter, à tort, que les gens ne se comprennent pas, que ce n'est pas pareil, avec pour seul argument la présence dans le discours de chaque locuteur de deux mots différents ! Ce n'est pas parce que deux mots peuvent désigner la même chose que la langue n'est pas la même entre deux endroits du canton.
Ainsi les uns diront *lo javilhier*, *la buja* (prononcer [lò buzò]), *la culassa* (pour le sac de blé de 100kg), là où d'autres préfèreront : *lo ligador* (prononcer [liadour]), *los noaus* (prononcer [nou-ao]), *la cuessa* (prononcer [quéchò]).

Tous les Limousins qui comprennent la langue occitane d'ici connaissent le *bigòs* ; le traduire en français nécessite toute une explication : c'est un outil, avec un long manche au bout duquel se trouve une partie en fer composée de quatre dents, qui sert le plus souvent à l'arrachage des pommes de terre, des topinambours ; dans les coopératives agricoles il est vendu sous l'appellation de « croc » ; on dit aussi en français régional « l'arc ».
Cet outil sert aussi de thème central à une histoire fort répandue, dans laquelle le jeune campagnard parti travailler à la ville ne reconnaît plus l'outil lorsqu'il revient aux champs ; mais il suffit qu'il pose le pied par inadvertance sur la partie en fer, mal tournée (les dents vers le haut) et le garçon retrouve à la fois sa langue première et le nom de l'outil : « *Puta de bigòs !* », dit-il quand le manche le frappe sur le nez…

5- **Mas que ditz ?** (Mais que dit-il ?) :
Les contes et les chansons retenus ont été dits, chantées d'une certaine façon, qui diffère certainement de celle d'un autre conteur ou d'un autre interprète ; en matière de tradition orale, c'est bien là le signe de la vitalité et de l'intérêt de ces productions.
Contes :

- « *L'uòu de mula* » (Louis DOULCET, de Chamboulive)

C'est l'histoire d'un garçon un peu benêt qui couve une citrouille, grande nouveauté lors de son apparition dans les campagnes ; on lui fait croire que c'est un œuf de mule, et qu'il va en sortir un petit mulet ; il s'en va semer les pommes de terre, laisse tomber la citrouille qui se casse et s'ouvre en roulant. Au même moment, s'enfuit un lièvre qui était tapi là, et le garçon, qui croit que le lièvre était dans l'œuf-citrouille, regrette beaucoup cette perte. Ce conte est bien connu des répertoires oraux traditionnels, il figure notamment dans les contes recueillis dans les Landes par Félix Arnaudin au XIXe siècle.

- « *La merlata e los merlatons* » (Fernand DESAGUILLER, Commageat de St Jal)

Antoinette Cougnoux et Marcelle Delpastre nous ont laissé leur version de ce conte qui fait partie du vaste ensemble des fabliaux, bien connus avec les fameuses aventures du loup et du renard. Ici c'est la «merlate», femelle du merle, et le renard qui fraternisent le temps de dérober la fermière qui va au marché à Seilhac pour vendre ses « caillades » (fromage frais, le « caillé ») ; fidèle à lui-même le renard pille le nid de la « la merlate » et dévore tout le contenu, tous les *merlatons* ! Le conte se passe à Seilhac bien sûr et il y est question du chien du château de Seilhac qui va venger la « merlate » en étranglant le renard.
Mais là Fernand Désaguiller continue son histoire en introduisant le chien qui demande à « la merlate » qu'elle lui fasse faire un repas, qu'elle le fasse boire et qu'elle le fasse rire, ce dont elle s'acquittera ! A Chamboulive, la « merlate » renouvelle l'épisode des « caillades » ; à St-Jal, *ei Pont Lafarja* (en bas du bourg) le chien va boire grâce au pillage du tonneau d'un

roulier. Et le troisième jour, au cours d'une messe, le chien trouve contentement pour rire au détriment du curé ; celui-ci est assommé par son sacristain à coups de *bela crotz mariala que sierv per los enterraments* (grande croix mariale qui sert aux enterrements) car c'est tout ce qu'il avait trouvé pour chasser « la merlate » de la messe !

Proverbe du meunier, par Daniel Farges :
Molinier traucha sac, pana blat
E apres ditz que quò es le rat .
(Moulinier perce sac, vole blé et il dit que c'est le rat).

Mimologisme transmis par Fernand Désaguiller, qui rappelle, tout comme le proverbe, la mauvaise réputation des meuniers :
La grosse meule, très lente dit à la petite meule :
— *Pren-ta co-pa, ne'n pre-niàs pas tròp, cra-cra-cra* (Prends ta coupe, n'en prends pas trop, crac-crac-crac).
Et la petite meule répond :
— *Tòrna-i ! Tòrna-i !* (Reviens-y !).

Molinier traucha sac, pana blat
E apres ditz que quò es le rat.
Moulinier perce sac, vole blé et il dit que c'est le rat.



Troupeau, Saint-Salvadour (19), été 2007.

Photo : CRMTL.

Les interprètes
M. Paul BORDES
M. Jean CHARBONNEL
M. Henri CHAVEROT
M. Fernand DESAGUILLER
M. Louis "Zézé" DOULCET
M. Daniel FARGES
Mme Marie-Louise GAUMY
M. René HOSPITAL
Mme Jeanne JARRIGE
M. Henri MARTINIE
M. Mme Léonard et Elise MASDUPUY
M. Mme Robert et Solange PELISSIER
M. Marcel PINET

Remerciements
À toutes celles et ceux qui ont permis
la réalisation des enquêtes et de cet atlas sonore.

Atlas sonore
Le pays de Seilhac (Limousin)
Chants, contes et récits

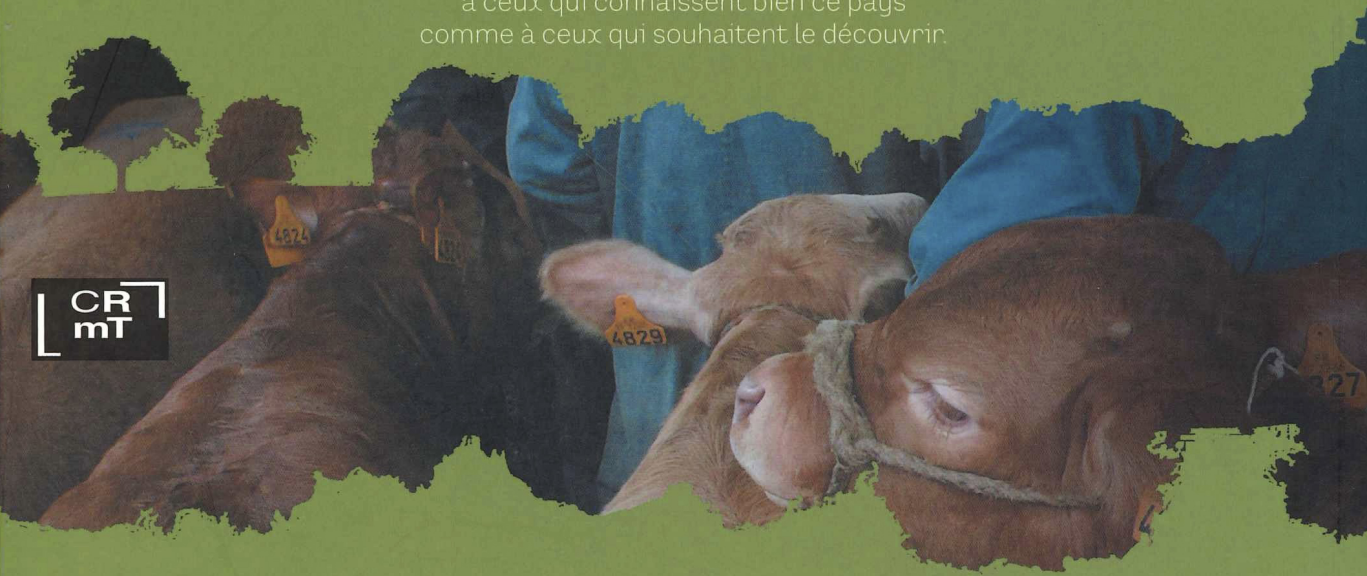
Enquêtes (1997-2007) : Pierre Chaumeil, Dominique Decomps, Jean-Louis Dupuy,
Olivier Durif (CRMTL) et Marion Lherbeil (CRMTL)
Transcription et rédaction des textes :
Dominique Decomps, Olivier Durif (CRMTL) et Marion Lherbeil (CRMTL)
Traductions occitan-français : Dominique Decomps
Crédits photographiques :
CRMTL, Gérard Nonique-Desvergnes, Dominique Decomps, Olivier Durif, Laurent Rousseau.
Suivi de réalisation : Dominique Meunier (CRMTL)
Conception graphique : Tarenteix, Thiers, 04 73 80 62 01
Achevé d'imprimer en juillet 2008 par l'imprimerie Maugein – Tulle (19)
Montage-Mixage : Marion Lherbeil (CRMTL) - Paul Dumas (Studio Blatin)
Cet atlas sonore est cofinancé par le Centre régional des musiques traditionnelles en Limousin
et la Communauté européenne dans le cadre du programme Leader+ "Pays de Tulle".
Le CRMT en Limousin bénéficie du financement du Conseil régional du Limousin,
du Ministère de la culture – Drac du Limousin – et du Conseil général de la Corrèze.

Centre régional des musiques traditionnelles en Limousin
4 avenue Jean Vinatier - 19700 SEILHAC
Tél. : 05 55 27 93 48 - Fax : 05 55 27 93 49
Courriel : crmtl@crmtl.fr - Web : www.crmtl.fr

Dépôt légal : juillet 2008
ISBN : 978-2-9520733-2-5
Prix : 15 euros

© 2008 CRMTL

Le pays de Seilhac, petit territoire de demi-montagne
entre prairies grasses et forêts de châtaigniers
est un pays de traditions et d'identités marquées.
Chanter, raconter, témoigner, « batailler » restent encore aujourd'hui
un des plaisirs de l'entre soi et du *bian viure al païs*.
C'est cette faconde, ces souvenirs,
où légendes et réalités s'entremêlent jusqu'à plus soif,
que nous avons voulu donner à comprendre et d'abord à entendre
à ceux qui connaissent bien ce pays
comme à ceux qui souhaitent le découvrir.



CR mT

Cet atlas sonore est cofinancé par le Centre régional des musiques traditionnelles en Limousin
et la Communauté européenne dans le cadre du programme Leader+ "Pays de Tulle".
Le CRMT en Limousin bénéficie du financement du Conseil régional du Limousin,
du Ministère de la culture – Drac du Limousin –
et du Conseil général de la Corrèze.

ISBN : 978-2-9520733-2-5

CRMT009/1

15 euros